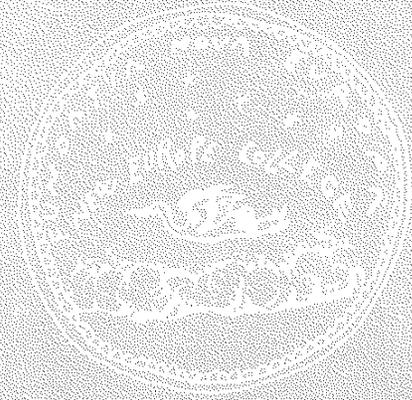


New Europe College Yearbook 1994



IRINA NICOLAU
H.-R. PATAPIEVICI
DOREL ȘANDOR
NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA
SORIN VIERU

New Europe College
Yearbook 1994

IRINA NICOLAU
H.-R. PATAPIEVICI
DOREL ŞANDOR
NICOLAE-ŞERBAN TANAŞOCA
SORIN VIERU

Foreword

ANDREI PLEŞU

Afterword

WOLF LEPENIES



HUMANITAS
BUCUREŞTI

Cover design
IOANA DRAGOMIRESCU MARDARE

Editor
VLAD RUSSO

© Humanitas & New Europe College, 1996

ISBN 973-28-0717-2

New Europe College can be found at
Str. Tache Ionescu 1, 71100 București 1
Tel/Fax: + (40) 1 2107609/6592565
e-mail: nec@ap.nec.ro

Contents

New Europe College. A Short Overview

7

ANDREI PLEȘU

New Old Europe

9

IRINA NICOLAU

Moi et les musées du monde

13

H.-R. PATAPIEVICI

A Theory of the Internal Medium

43

DOREL ȘANDOR

Political Risk in the Transition of Post-Communist Societies

93

NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA

La construction européenne et le byzantinisme des pays de l'Est

123

SORIN VIERU

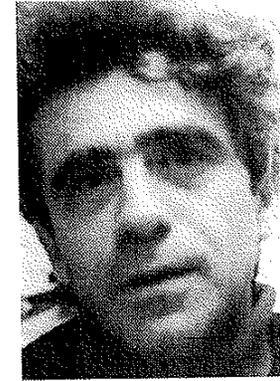
Faits historiques et histoires: une approche logique

143

WOLF LEPENIES

Complaints of a Reader, Freezing for the First Time in the West

169



SORIN VIERU

Né à Iași en 1934

Études de philosophie à l'Université de Bucarest

Docteur en philosophie (1973)

Stages scientifiques auprès de grandes universités

d'Europe et des États-Unis: Moscou, Bochum, Heidelberg, New York, Helsinki

S'intéresse principalement à la logique formelle

et à l'histoire de la logique, ainsi qu'à Platon

Recherches de logique au Centre de logique de l'Académie Roumaine

Enseigne l'histoire de la logique et conduit un séminaire sur Platon

à l'Université de Bucarest

Auteur de nombreuses publications scientifiques

(principalement sur la logique)

Traducteur de Platon, Frege, Wang Hao, von Wright

Auteur d'essais philosophiques, dont il convient de faire mention du livre

Riscul gândirii (Le risque de la pensée), Humanitas, 1990,

écrit en collaboration avec T. Robert,

ainsi que du volume de poésies

Momentan (Momentanément), ARA, 1991

Adresse: Institutul de Filosofie al Academiei Române,
Calea 13 Septembrie nr. 13, sector 5, 76117 București, România,
tel. +(40) 17815075

Faits historiques et histoires: une approche logique*

Nous nous proposons d'analyser la corrélation logique existant entre deux concepts cardinaux de l'épistémologie de l'histoire. Le premier concept est celui de *fait historique*. Il est banal de constater que l'historien consigne des faits, que l'histoire est une science des faits et qu'un précepte fondamental de la recherche exige que les assertions de l'historien s'appuient sur des faits. Le second concept est celui de *l'histoire*, en tant qu'ensemble de faits qui font l'objet d'une recherche scientifique.

Le problème du fait historique a occupé, dès le XIX^e siècle, une place prééminente dans la méthodologie de l'histoire. La positivité de la recherche historique a été vigoureusement affirmé, l'argument étant que la détermination des faits réels constitue l'objectif primordial de toute investigation solide. L'historien établit, interprète et évalue les faits du passé. Aussi, la philosophie de l'histoire tâche-t-elle de répondre à des questions telles que: qu'est-ce qu'un fait historique? Comment et jusqu'à quel point peut-on faire la distinction entre la détermination du fait en lui-même, d'une part, et son interprétation et son évaluation d'autre part?

A l'heure actuelle l'intérêt philosophique pour le concept de fait historique a en quelque sorte diminué, tout en inclinant de plus en plus vers l'épistémologie. Les problèmes épistémologiques sont prioritaires, du moins dans la philosophie analytique de l'histoire. L'intérêt pour l'ontologie du fait historique est moindre.

Cette diminution de l'intérêt pour le fait historique est compensé par un redoublement d'attention accordée à un autre concept cardinal, celui des *histoires*.

Nous nous proposons de démontrer qu'entre ces deux concepts — *fait historique* et *histoire* subsistent des rapports bien plus étroits que nous n'aurions su l'imaginer. Pour exprimer pleinement notre pensée nous dirons, en un pre-

* **Remerciements.** Je ne voudrais pas manquer l'occasion d'exprimer ma gratitude envers M. Hinnerk Bruhns, coordonnateur du programme «Europe» du C.N.R.S., ainsi qu'envers M. François Herzog, pour leur sollicitude et les fructueux débats que nous avons eus lors de mon séjour à la Maison des Sciences de l'Homme.

Sommaire

1. Le fait historique

- 1.1. Une digression
- 1.2. Des faits en général

2. Analyse logique des histoires

- 2.1. Une analyse structurale du concept d'histoire
- 2.2. Histoire et narration
- 2.3. Les ingrédients d'une histoire
- 2.4. La structure formelle des histoires
- 2.5. Histoires et faits historiques

Notes

mier aperçu — qui sera précisé dans le second chapitre, après une analyse *logique* des deux concepts — que tout fait historique est «une histoire enveloppée» et que, par ailleurs, *certaines histoires* sont «des développements des faits en cause».

Comme *le fait historique* et *les histoires* sont pour nous des entités appartenant aux domaines de la réalité, notre recherche peut être considérée comme relevant de l'ontologie, précisément d'une ontologie *formelle*, c'est-à-dire obtenue par une analyse logique, une analyse dans laquelle l'enquête sur la signification des expressions et des textes occupe une place primordiale. Cette analyse est coordonnée sur quelques points essentiels avec les résultats de la réflexion épistémologique¹.

L'ontologie formelle est le point théorique où la logique formelle saisit directement le réel. Nous partons d'une supposition fondamentale, à savoir: l'étude des structures logiques par lesquelles nous exprimons, décrivons et expliquons un domaine du réel est révélatrice non seulement pour la connaissance du réel mais également pour la constitution intime du réel. Il s'agit là d'une supposition forte, nécessairement chargée de risques philosophiques. Si l'on tient compte de *l'ontologie formelle de l'histoire* on se demande si le langage de l'historien, son discours, n'édifie pas la structure logique de la réalité même. Ce n'est pas un problème dont nous nous occuperons dans ce qui suit². Quel que soit le cas de ce discours — invention et construction des structures du réel, ou bien leur réflexe naïf ou sophistiqué —, sa *coordination* avec la réalité historique est incontestable. Cette coordination n'est qu'une hypothèse, une supposition — mais elle est plausible et même indispensable pour que la connaissance puisse exister.

1. Le fait historique

De par la tradition, le problème du fait historique a occupé une place prépondérante dans le domaine de la philosophie. Il s'agit de savoir ce qu'est un fait historique et comment il peut être connu. On peut ajouter à ce problème, transmis par la tradition méthodologique, un autre, plus récent: quelle est la structure logique du fait historique? On peut attribuer au fait, en général, une forme logique; c'est pourquoi il est naturel que nous nous interroguions également sur les particularités de la forme logique du fait historique, dans l'hypothèse que de telles particularités existent et sont significatives. Ainsi qu'on le verra, dans l'analyse du fait historique nous pourrions ne pas tenir compte d'une série de questions d'ordre philosophique ayant trait à la nature et

à l'essence du fait historique; et ceci, pour mettre à jour, en échange, la corrélation entre les faits historiques et les histoires.

Notre analyse débutera par une évidence qui a été incidemment énoncée dans la littérature consacrée aux problèmes de l'histoire, mais dans d'autres contextes, et sans qu'on lui ait accordé une signification particulière ou qu'on en ait tiré les conclusions qui s'imposaient. Cette évidence peut être exprimée ainsi: il n'existe pas de fait historique qui soit absolument simple. Considéré en lui-même, tout fait historique représente une histoire complète, c'est-à-dire qu'il se compose d'une série de faits. Nous devons cependant admettre — et c'est un sujet dont on a beaucoup parlé durant les dernières décennies — qu'il existe une immense pluralité d'histoires. Mais chaque histoire peut être, à son tour, considérée comme fait historique; une histoire est, pour ainsi dire, un méga-fait. Si tel est le cas, il s'ensuit que faire ressortir l'évidence de la structure logique du fait historique signifie élucider — du moins en partie — la structure même des histoires qui font l'objet de la recherche entreprise par l'historien.

L'analyse de la structure logique du fait historique que nous entreprenons ira de pair avec une clarification conceptuelle des questions: qu'est-ce qu'on entend par «les faits historiques sont des histoires» et par «les histoires sont des faits»? Les deux expressions «faits historique» et «histoire» sont-elles synonymes? Quelle est leur connexion?

La question concernant la structure des faits historiques a fait naître une question analogue relative aux histoires. C'est là, nous semble-t-il, que réside l'intérêt principal du thème abordé. Nous apporterons par la suite des éclaircissements là-dessus.

1.1. Une digression

Mais, derechef, jusqu'à quel point le problème de la structure logique du fait historique justifie-t-il notre préoccupation? Plusieurs collègues nous ont posé cette question, exprimant des doutes quant aux résultats de cette recherche ayant comme argument qu'elle ne pourrait de nulle manière influencer la connaissance historique proprement dite³. Pourtant, même si cela était vrai, l'impact sur la philosophie analytique de l'histoire est indéniable. Il semblerait qu'adhérer à l'une ou l'autre des écoles philosophiques aurait de manière indirecte des conséquences pour toute la recherche scientifique. Or c'est justement le cas des sciences historiques, de l'enjeu théorique qui s'y trouve engagé. Le contenu et le style de la pensée philosophique peuvent affecter et nuancer la pensée propre de l'historien. Mais, abstraction faite des points de vue énoncés ci-dessus, le problème que nous étudions a, de toute

façon, sa valeur intrinsèque. En général, expliciter la forme logique d'une donnée constitue une partie de l'intérêt global que l'on porte à cette donnée.

1.2. Des faits en général

Du point de vue logique nous entendons par fait toute entité dont on peut sensément dire qu'elle a ou n'a pas lieu. Si un fait a lieu nous pouvons le dénommer fait réel. Les propositions qui ont un sens et sont en même temps vraies ou fausses expriment ou définissent des faits, réels ou non. Si l'expression linguistique « p » exprime un fait, alors l'expression «le fait qu'il y a p » est une dénomination du fait (qu'il y a) p . Les faits peuvent être exprimés et dénommés. Le sens d'une proposition — ce qu'elle exprime — définit la condition de sa véracité. La proposition a un sens et exprime un fait; elle n'est vraie qu'à la seule condition que le fait qu'elle exprime soit réel, c'est-à-dire qu'il ait lieu.

L'énoncé classique de ce point de vue appartient à Wittgenstein. Dans *Tractatus logico-philosophicus* on affirme que «le monde est tout ce qui a lieu» (premier aphorisme) et que les attributs «avoir lieu», «n'avoir pas lieu» sont en corrélation avec «être un fait»⁴.

Le fait relève ou ne relève pas de la réalité, lui appartient ou non; le sens tient de la proposition ayant un sens. Le parallélisme logico-grammatical entre les faits et les propositions ne signifie pas une identification ontologique mais leur mise en correspondance. Les propositions sont des images logiques de la réalité. Les faits sont des fragments, des parties de la réalité, du monde. Le langage construit le monde: adhérer à cette idée ne veut pas dire que l'on professe le solipsisme logique ni que l'on conteste l'existence de la réalité indépendamment de la pensée: cela signifie seulement contester la possibilité de penser les faits, en général, en dehors du langage, en dehors des constructions propositionnelles⁵.

Du point de vue logique, les faits sont définis dans un domaine ou l'autre, ils sont d'une nature ou de l'autre. Un domaine ontologique est déterminé par les entités qui se trouvent à sa base; c'est à celles-ci qu'appartiennent les caractéristiques et les relations à partir desquelles on détermine ce qui a lieu et ce qui n'a pas lieu, c'est-à-dire la totalité des faits (d'une partie distincte) du «monde». En tant qu'exemples de domaines nous pouvons considérer: la totalité des nombres entiers, l'ensemble des propositions d'un langage donné, la totalité des hommes, la totalité des Etats du monde. Dans ces domaines on peut considérer des faits mathématiques, respectivement logico-linguistiques, des faits anthropologiques, des faits politiques, etc. La définition d'un domaine comme étant distinct d'une totalité arbitraire, soulève de sérieux

problèmes logiques que l'on n'abordera pas ici. Il suffit de stipuler qu'un domaine d'entités est compris comme un «genre naturel» dans le sens de Quine⁶, et nous admettrons en même temps que tout domaine contient «des genres naturels».

Un domaine d'existence est *tout d'abord* caractérisé par la totalité des faits qui lui sont associés, c'est-à-dire par «ce qui a et n'a pas lieu» par rapport aux entités du domaine considéré⁷.

1.2.1. Le concept de «fait», antérieurement spécifié, s'avère être par les déterminations «avoir lieu» ou «n'avoir pas lieu», trop général et appauvri. Nous pouvons en outre nous demander si l'extension de ce terme n'a pas dépassé les limites permises. Des notions opposées comme «fait» et «loi» dans un domaine, comme «fait empirique» et «fait théorique», comme «fait particulier» et «fait général» sont estompées du moment que, d'après la définition proposée, une loi, telle que celle de la chute des corps, doit également être considérée comme un fait (réel). Si une loi de la nature (la deuxième loi de la dynamique newtonienne, par exemple) est valable, alors ce qu'elle énonce a lieu dans tout modèle appartenant à la catégorie des modèles auxquels se rapporte la loi: c'est un fait que $f = m \times a$.

Ainsi qu'il a été stipulé ci-dessus, une loi de la nature, la généralisation d'une catégorie de faits, une loi logique, une corrélation mathématique, un rapport entre des faits, sont, à leur tour, des faits. Or, lorsqu'il s'agit de faits, nous en parlons d'une manière et dans un contexte qui suppose déjà une opposition quelconque: l'opposition entre la réalité et la fiction (fait réel/fait fictif); l'opposition entre des réalités particulières observables («faits») et des généralités théoriques (lesquelles, contrairement aux faits, ne peuvent qu'être confirmées ou infirmées, à un degré plus ou moins élevé); l'opposition entre faits et normes (*Sein/Sollen*), etc. L'observation est importante lorsque nous analysons logiquement des concepts du type «fait du domaine D », là où D admet une spécification quelconque.

L'observation ci-dessus n'est faite que dans le but de conseiller une prudence méthodologique minimale. La justesse de l'observation peut également être vérifiée pour le domaine auquel nous nous intéressons tout spécialement, celui des faits historiques.

Par exemple, lorsque nous parlons d'un «fait historique», nous tenons compte, parfois, du contraste existant entre le fait réel et la fiction, comme dans le cas où, mettons, nous affirmerions que le partage des sphères d'influence à Yalta est un fait, tandis que celui de Malte est une fiction. Parfois, nous présumons la distinction entre les faits et les généralités ou les lois; en ce sens, l'accroissement de la population dans un certain pays est un fait, cependant

que l'assertion de Malthus, selon laquelle les moyens de subsistance augmentent en proportion arithmétique tandis que la population s'accroît en proportion géométrique — peu importe qu'elle soit vraie ou fausse —, ne représente pas, à proprement parler, un fait, mais la généralisation de certains faits. D'autres fois, nous voulons mettre en évidence la différence existant entre des faits réellement importants et ceux qui ne sont pas d'une importance majeure (par rapport à un certain contexte, à une situation, à une histoire). Tel combat est un fait historique majeur, tandis qu'une autre, bien qu'il constitue un fait également attesté, n'a pas de signification particulière.

Ceci ne veut pas dire que le concept de «fait», dans sa généralité illimitée, serait, ainsi que le suggère la logique, stérile, le qualificatif de «fait» ne peut être appliqué à n'importe quelle entité ou à n'importe quel contenu propositionnel. Si une loi de la nature est un «fait», une norme — par contre — n'est pas un fait. La norme *N* n'est pas un fait; la norme est valable, mais elle n'a pas lieu. Ce qui, en échange, a lieu, c'est que *N est* une norme. Nous ne pouvons parler d'une norme comme si c'était un fait, mais les propriétés de cette dernière et les relations dans lesquelles elle est incluse donnent lieu à des faits; si, par exemple, une norme *N* est valable (valide), ceci *est* un fait, distinct de la norme *N* même. Dans l'hypothèse où la norme *N n'est pas* valide, ceci est également un fait. Par ailleurs, la norme *N* peut se rapporter par son contenu à des faits, par exemple, à des faits qu'en même temps elle régleme, et alors, dans son énoncé, *N* se rapportera aux faits et à leur qualification⁸.

1.2.2. Les faits peuvent être exprimés par des propositions, et dans ce cas ils apparaissent comme des contenus propositionnels; ils peuvent également être dénommés. La distinction entre l'énoncé et la dénomination doit être précise. L'expression

(i) «*La seconde guerre mondiale a commencé le 1^{er} Septembre 1939*» énonce un certain fait (historique); elle est une proposition. Mais le fait exprimé par (i), c'est-à-dire que le début de la guerre a eu lieu le 1^{er} Septembre 1939, doit se distinguer du fait désigné par le sujet logique de (i), c'est-à-dire la seconde guerre mondiale.

La proposition (i) est équivalente à

(ii) «*C'est un fait que la seconde guerre mondiale a commencé le 1^{er} Septembre 1939*»

proposition qui est, dans les contextes du langage les plus variés, synonyme de (i).

L'énoncé d'une proposition doit se distinguer de son assertion, c'est-à-dire qu'elle doit se distinguer de l'acte qui reconnaît à cette proposition la qualité de proposition vraie⁹. Affirmer une proposition *P* signifie reconnaître pour

réel le fait exprimé par *P*. La proposition (i) peut être utilisée pour affirmer que la seconde guerre mondiale a commencé le 1^{er} Septembre 1939, mais, à part cette assertion, elle peut avoir d'autres emplois qui ne sont pas des assertions; par exemple lorsqu'elle apparaît comme partie composante non-affirmé dans d'autres constructions propositionnelles. Ainsi dans la phrase

(iii) «*Si la seconde guerre mondiale a commencé le 1^{er} Septembre 1939, c'est donc qu'elle a duré plus de six ans*», on retrouve la proposition (i) sous la forme d'une partie intégrée dans la phrase. Pourtant l'emploi de la proposition (iii) comme assertion ne signifie pas affirmer la proposition (i). En général, l'assertion d'une proposition conditionnelle ne présuppose pas l'assertion de celle qui la précède.

1.2.3. Dans le sens logique le plus général possible, toute proposition vraie exprime un fait réel (un fait ayant lieu dans le domaine de réalité de cette proposition¹⁰). Une proposition à laquelle on peut assigner un valeur de vérité (ce qui n'est pas le cas dans toute situation ou dans toute interprétation) exprime généralement des faits (réels ou irréels). Les faits peuvent être d'une part dénommés et d'autre part formulés par des proposition. La correspondance entre les propositions et les faits est uni-multivoque (*one-many*). Autrement dit, à toute proposition *P* peut être corrélé l'ensemble des faits pouvant être exprimés par *P*. La réciproque n'est cependant pas valable: la correspondance faits-propositions n'est pas bi-univoque (*one-to-one*). Ceci est bien connu en logique et constitue un remarquable résultat. Simplement parlant, et sans entrer dans des détails techniques, la correspondance entre le langage et la réalité, les mots et les choses, les propositions et les faits, n'est pas bi-univoque. Cette affirmation a des conséquences pour le fait historique. Une proposition peut exprimer un fait historique, mais la réciproque n'est pas toujours valable. Par exemple, la proposition

(α) «*la convocation des Etats-Généraux a été le prélude de la Révolution française*»

exprime, sans aucun doute, un fait historique. Mais quelle proposition peut exprimer le fait historique désigné par le syntagme «*la Grande Révolution Française*»? On ne peut douter que ce syntagme désigne et, si l'on veut, «*exprime*» une réalité historique. Mais que signifie dire qu'«*il exprime*» le fait de la Grande Révolution Française? Dans le cas de (α) nous nous trouvons en présence d'une proposition qui «*développe*» un fait: à savoir que la convocation des Etats-Généraux doit être mise en correspondance avec un fait de grande envergure; ce qui est exprimé, c'est-à-dire ce que (α) exprime, est une relation entre deux autres faits (la convocation des Etats-Généraux et la Révo-

lution française). Il convient d'observer que ces deux derniers faits ne sont pas exprimés par des propositions mais désignés par deux dénominations. Les propositions ne dénomment pas¹¹, les dénominations n'expriment pas. Nous choisirons de dire: les dénominations *enveloppent*, les propositions *développent*. Intuitivement, ces caractérisations *suggèrent* ce que nous tâcherons d'expliquer, d'éclaircir dans le deuxième chapitre de notre étude.

Ce qui est important pour nous en ce point c'est de préciser qu'on ne peut exprimer par une proposition n'importe quel fait. Mais à cette observation l'on peut objecter que ce qui ne peut être exprimé par une proposition peut l'être par un ensemble de propositions, et que cet ensemble peut être mis en correspondance avec la conjonction des propositions de l'ensemble; par conséquent, si l'on admet qu'une conjonction de propositions — qui est également une proposition — peut être de n'importe quelle longueur, alors la correspondance bi-univoque (*one-to-one*) faits-propositions semble être assurée.

Mais dans une conjonction de propositions l'ordonnance de ces dernières n'est pas essentielle, étant donné la propriété de commutativité de la conjonction. En échange, pour *le texte* qui exprime un fait quelconque, l'ordonnance des propositions qui le composent n'est pas indifférente; les recherches en logique du texte jouent intensément sur cette évidence. On ne peut donc mettre un fait en correspondance avec des ensembles non-ordonnés de propositions. Nous devons accepter, comme condition minimale, que les faits — en particulier les faits historiques — sont exprimés par des ensembles ordonnés de propositions, par des *textes*. En d'autres termes, aux faits correspondent des ensembles ordonnés de propositions. Le nombre cardinal de ces ensembles est égal ou supérieur à 1.

1.2.4. *Les faits ont-ils une forme logique?* Existe-t-il une logique des faits? Ou bien une logique des domaines de faits? Que peut-on entendre par une affirmation telle que les faits ont une forme logique et qu'ils sont gouvernés par une logique?

Les constatations évidentes présentées ci-dessous sont les éléments principaux de la réponse à ces questions:

(i) Nous parlons couramment de faits qui ont lieu (faits réels, faits qui existent), de faits qui n'ont pas lieu (inexistants, irréels), nous faisons la distinction entre les faits contingents et les faits nécessaires, entre les faits possibles et impossibles. Autrement dit, nous attribuons aux faits des *modalités* d'être et des modalités de non-être. De même nous parlons de faits *certain*s et *incertains*, *probables* et *improbables*, *vérifiables* et *invérifiables*, en leur attribuant à nouveau, de la sorte, des modalités *épistémiques*.

Tous ces attributs s'ensuivent selon une logique modale d'un genre ou d'un autre.

(ii) Nous pouvons pareillement dire que les faits peuvent être pensés, exprimés, affirmés, contestés, acceptés, évalués; en d'autres termes, un fait peut faire l'objet d'actes mentaux et d'actes de langage. Par rapport à un fait, un sujet peut adopter différentes *attitudes propositionnelles*. Les faits sont un sujet d'opinion, de connaissance propositionnelle (attitudes cognitives); ils peuvent inspirer la crainte, l'espoir, etc. ils peuvent être désirés ou non (attitudes existentielles). Ces attitudes peuvent être décrites et exprimées par des propositions d'attitude. De la même manière nous avons des (familles de) logiques concernant les attitudes propositionnelles.

(iii) Différents systèmes de logique ont une signification ontologique, pouvant être interprétés en termes de faits en général ou bien en termes d'une sous-catégorie ontologique subsumée à la catégorie des faits, par exemple en tant qu'événements et actions. Étant donné que les propositions expriment ce qui a ou n'a pas lieu, c'est-à-dire des faits, les variables propositionnelles peuvent être interprétées comme exprimant des faits. Les autres catégories de variables sont interprétées de manière à ce que les formules bien construites du langage représentent des propositions.

La forme logique d'une proposition qui exprime un fait est précisément la forme logique de son contenu propositionnel, étant ainsi la forme même du fait.

La structure logique d'un fait quelconque peut ainsi être décrite en principe par les formules d'un langage logique dépeignant des structures propositionnelles, *lorsque le fait est exprimable par une proposition*, ce qui, ainsi qu'on l'a vu, *n'est pas toujours le cas*. En général, les faits sont exprimés par des *textes*. Les logiques du texte pourront alors exprimer de manière plus adéquate la structure logique des faits.

Il convient de souligner que cela ne signifie pas que les logiques courantes, à commencer par la logique des propositions et celle des prédicats, seraient inappropriées à l'ontologie des faits, des événements et des actions. Intuitivement parlant, si l'on peut considérer les faits *F* et *G* comme étant exprimés par les propositions *p* et *q*, on peut également parler de la négation, de la conjonction, de la disjonction de *F* et de *G*, c'est-à-dire de faits composés d'autres faits élémentaires. Tout comme on peut décrire un fait général comme étant la généralisation d'une classe de faits particuliers et décrire un fait particulier comme particularisation d'un fait général, appliquant de la sorte la logique des prédicats. Mais nous devons noter que, dans le cas général, un fait est une construction ontologique complexe composée d'autres faits par suite d'opérations

qui ne se laissent pas décrire dans la logique des propositions et des prédicats; une construction complexe dont la structure logique réclame de nouveaux moyens d'analyse.

2. Analyse logique des histoires

Bien que la fameuse œuvre de Hérodote, père de l'histoire, s'intitule *Histoires*, l'idée de la pluralité des histoires a été conçue au XX^e siècle, l'école des «Annales» y ayant apporté la plus importante contribution. C'est une idée largement répandue, qui a dépassé à ce jour les frontières des débats entre érudits. On peut la retrouver non seulement dans le discours historique mais aussi dans d'autres contextes. Son évidence semble incontestable. Mais il ne faut cependant pas oublier la popularité non moins grande dont a joui jadis l'idée contraire, selon laquelle les historiens ne font que contribuer au livre unique d'une histoire universelle qui est en son essence une histoire politique. L'idée concernant la pluralité des histoires s'est affirmée lorsque sont apparues des conceptions moins simplistes quant aux conditions déterminantes de la continuité ou du changement des modes de vie dans les communautés humaines.

Peut-on parler d'une structure formelle des histoires? Si la réponse est affirmative, la raison de la pluralité des histoires est à chercher dans la matrice même qui les renferme, malgré leur grande variété. L'analyse logique d'une histoire doit expliquer tant l'unité dans la pluralité que la pluralité dans l'unité. En d'autres termes, nous devons répondre à la question: Comment se fait-il qu'il existe une multitude d'histoires et non pas une seule, unique?

2.1 Une analyse structurale du concept d'histoire

Plus la variété des types d'histoires observées est grande, plus la tentation de découvrir les traits structuraux communs à tous les éléments de cette variété est forte. Ce qui correspond à la tentation de définir de manière structurale le concept d'histoire: macro-histoire et micro-histoire; embrassant espaces et périodes plus longs ou plus courts; abordées à différentes échelles; ayant un contenu hétérogène.

La tentation, si tant est qu'il y en ait vraiment une, est moindre pour l'historien que pour le philosophe, le logicien, l'épistémologue l'enjeu est ontologique, car il s'agit de préciser la nature de certaines entités subordonnées par catégories à une idée unique — «l'histoire». Mais le problème comporte également des implications épistémologiques certaines, car la genèse du concept est un possible moyen de saisir la manière dont il fonctionne. Le con-

cept d'«histoires» apparaît comme une entité théorique créée par la raison humaine afin de rendre compte de la réalité. Le concept a un support intuitif, il est fondé sur l'intuition commune; on parle de l'«histoire» en général ou d'une certaine histoire avec la même nonchalance que si l'on traitait un sujet familier, accessible à la pensée commune, on en parle de la même manière que d'une certaine langue en particulier. On a «sa demeure» dans l'histoire tout comme on a «sa demeure» dans une langue ou une autre. Cependant préciser la structure d'une histoire est une tâche théorique — semblable à l'analyse des structures de la langue; se familiariser avec un terme ne signifie pas avoir pénétré théoriquement son essence.

Si l'on peut parler d'une «réalité historique», les histoires ne se confondent pas pour autant avec cette réalité; les histoires ne sont que des parties structurées, des segments, des fractions découpées et organisées de son ensemble. L'activité de structuration est opérée par la pensée collective et l'historien, c'est à dire l'historiographe, qui sélectionne les matériaux d'un agencement complexe que nous appelons histoire, qui présente une histoire (l'une ou l'autre de ses parties), qui déroule, interprète et réévalue sans cesse l'histoire en cause, qui en explique les éléments — particulièrement les faits historiques —, qui procède à la connexion des histoires, et «plonge» une histoire dans l'autre.

2.2. Histoire et narration

L'analyse structurale du concept d'histoire ne doit point être confondue avec celle de la narration historique. Cette dernière est une analyse se rapportant au texte, tandis que l'histoire est constituée par ce que le texte d'une narration signifie et présente. La première est une construction linguistique, ce qui n'est aucunement le cas de la seconde. Mais l'analyse d'une construction formelle — celle de l'entité «histoire» — doit être confrontée avec l'analyse de la narration historique. De la sorte, certains parallélismes logiques pourront être perçus dans une plus forte lumière.

2.2.1. Roland Barthes écrivait, en 1966: «La narration historique meurt, parce que le signe de l'Histoire est désormais moins le réel que l'intelligible¹².» Mais en fait, cette mort dont on a tant parlé est loin d'avoir eu lieu. Le sujet continue d'être un thème de controverses entre les théoriciens: tandis que certains ne cessent de qualifier comme périmée la forme narrative sous laquelle est présentée l'histoire événementielle¹³, d'autres consignent, par contre, sa résurrection, son retour en force. Mais il convient de mentionner encore au-delà des évaluations *de facto* concernant la forme sous laquelle se présente

l'historiographie actuelle, une position de principe: Paul Ricœur introduit un concept plus vaste, plus général, de la narrativité, et là-dessus argumente que les structures narratives sont opérationnelles dans l'historiographie contemporaine et cela même là où l'on s'y attendrait le moins — dans les productions nullement épiques de «la nouvelle histoire». Ce qui, d'après Ricœur, signifie en fait que, bien qu'étant moins épique que jadis, l'histoire demeure narrative.

2.2.2. L'analyse que nous proposons ici — répétons ce qui a été dit plus haut (v. 2.2.) — ne concerne pas la narration historiographique mais son «contenu», son «signifié», qui n'est qu'une «histoire» *in integrum* ou la fraction d'une histoire, éventuellement une «sous-histoire» d'une histoire donnée. Du point de vue purement logique, une histoire définie — l'une ou l'autre de celles, nombreuses, étudiées par les historiens — n'est qu'un *sujet* tombant sous l'incidence d'un *concept*. Nous nous demandons donc: Qu'est-ce que c'est qu'une histoire? En quoi consiste l'essence formelle d'une histoire? Sachant qu'y répondre consiste à définir le concept d'histoire; et à le définir d'une manière qui ne relève pas de la «philosophie spéculative de l'histoire», mais de ce que l'on appelle «la philosophie analytique de l'histoire». Une tentative de ce genre, qui doit être initiée — quelles que soient les chances de réussite de notre présent essai — ne signifie pas pulvériser une Histoire unique en des myriades d'histoires particulières dont elle est composée. Il est vrai que «l'histoire réelle», c'est-à-dire l'ensemble des transformations qui ont lieu dans la vie des communautés humaines, peut être considérée comme un assemblage et un entrelacement (*symploké*) de telles histoires particulières; mais ce n'est pas ce qui intéresse ici et ce n'est pas à cette totalisation que nous voulons aboutir. Ce qui nous intéresse, c'est un concept de l'Histoire qui puisse englober les différentes histoires, à commencer par les histoires événementielles. Donc, un *concept* dont la détermination renverrait à ce qui fait qu'une histoire quelconque soit précisément, et au même titre que toute autre, une histoire. Autrement dit, la pluralité, la diversité qualitative des histoires est d'emblée présumée; l'analyse de ce concept ne signifie pas le parcourir sur toute son extension — c'est-à-dire énumérer dans un certain ordre toutes les histoires réelles — tâche forcément impossible — mais le trouver d'emblée partout. Partout, c'est-à-dire dans toute histoire dont s'occupe effectivement, ou peut s'occuper de manière légitime, l'historiographe. Nous pouvons trouver ce concept dans les plus diverses créations historiographiques; concept présumé et configuré, signifié par la narration historique.

Définir le concept d'«histoire» permet d'indiquer de manière suffisamment exacte ce que les différentes histoires ont en commun; dans la terminolo-

gie d'Aristote cela signifie déterminer l'identité de genre d'une histoire quelconque.

2.3. Les ingrédients d'une histoire

Une histoire peut être considérée comme étant le corrélatif sémantique d'une narration historique. Dans son article déjà cité Barthes attirait l'attention sur le fait que la relation narration-histoire narrée n'est qu'apparemment du type de la désignation directe: une histoire n'est pas un référent de la narration, elle en est le signifié.

Si la narration ne désigne pas, mais ne fait que présenter, configurer, signifier une histoire, cela n'empêche pas que les histoires soient nommées. Le texte narratif n'est pas le nom d'une histoire, mais il peut contenir le nom d'une histoire qu'il raconte. Et c'est justement en débutant par la question: *quel est le nom d'une histoire* que nous pouvons entreprendre l'analyse formelle d'une histoire.

2.3.1. Les ingrédients d'une histoire quelconque: le noyau d'une histoire

Prenons une histoire quelconque, celle de Rome par exemple. Parmi les différentes appellations de l'histoire de Rome se trouve précisément celle que nous venons d'employer, c'est-à-dire (l'expression) «Histoire de Rome». C'est un nom *standard* de l'histoire en cause: un nom étant en partie commun au nom *standard* de n'importe quelle autre histoire. La partie commune se rapporte au concept général d'«histoire»; la partie en propre désigne la nature spéciale de l'histoire respective.

L'analyse ci-dessous peut nous renseigner sur le signifié de l'histoire. Il semble banal — et c'est d'ailleurs le cas — de dire: toute histoire est l'histoire de quelque chose; considéré de plus près, ce quelque chose est défini comme existant — une entité — à savoir une *entité historique*, une entité susceptible de subir des changements.

Toute histoire est l'histoire de quelque chose. Peut-on concevoir une histoire qui ne soit pas l'histoire de quelque chose? Même une histoire du chaos originel, ou du néant, ne peut être envisagée qu'en tant que modalité d'existence d'un «quelque chose».

La proposition ci-dessus équivaut à dire (et c'est une autre banalité!) que: *toute histoire est une histoire déterminée.*

Le fait d'être une histoire déterminée, particulière, *ayant un contenu*, peut constituer la caractéristique la plus répandue et la plus *privée de contenu* de n'importe quelle histoire mais c'est aussi la caractéristique la plus importante, parce que la plus générale, de n'importe quelle histoire.

Ainsi que nous le disions, par *entité historique* nous entendons une entité qui subit des transformations *en temps réel*. La pluralité des histoires — donnée se trouvant à la base de notre essai — peut être à présent rapportée à la pluralité des entités historiques, qui est évidente. Tout ce qui a rapport, d'une manière ou de l'autre, à l'action humaine est historique. Une entité en elle-même historique est faite de tout ce qui influence ou est influencé par l'action humaine, tout ce qui subit au cours des temps des transformations dues (en partie au moins) à l'intervention humaine. C'est pourquoi l'on peut concevoir une histoire d'une catégorie d'objets fabriqués (l'histoire des horloges), d'une collection d'objets (mettons l'histoire d'un musée), celle d'un Etat, d'un territoire, d'un peuple, l'histoire des structures sociales, ainsi que celle d'une valeur variable (telle le prix du blé). Parmi les entités historiques on peut compter: le taux du chômage, la Méditerranée, le nombre π , les forêts, l'agriculture, l'industrie minière, la classe ouvrière d'Angleterre au XIX^e siècle, l'idée de progrès, les valeurs morales, le système financier, les banques et une certaine banque, une idée philosophique et ainsi de suite.

Si H est une histoire de l'entité \tilde{n} , nous dirons que \tilde{n} est le noyau de l'histoire H . (Nous emploierons aussi comme synonymes pour «noyau» les expressions «support», «noyau-support».) Nous disons en même temps que H est une histoire de \tilde{n} et que «histoire de \tilde{n} » est une *appellation-standard* pour \tilde{n} .

Par conséquent, les propositions «Toute histoire est l'histoire de quelque chose», «Toute histoire a un support», «Toute histoire est l'histoire d'un noyau» ne font que dire une seule et même chose. Et la pluralité des histoires est possible grâce à la pluralité des entités-supports.

L'idée de «noyau-support» se heurte à quelques difficultés qui doivent être résolues. Nous ne ferons ici qu'en esquisser les aspects discutables.

(1) Les histoires peuvent être plus complexes qu'elles ne se présentent dans le précédent schéma. Si l'on ne peut concevoir une histoire sans support, qui nous empêcherait par ailleurs d'envisager une histoire ayant *plusieurs* supports?

Une première réponse à la précédente remarque serait, certes, que l'histoire est conçue comme une *construction unitaire*; c'est ainsi qu'elle apparaît dans le discours historique et qu'elle se présente par l'entremise de la narration historique (si grandes que soient sa ramification, son caractère digressif et son ampleur); c'est ainsi qu'elle est présentée par l'appellation-standard qu'on lui donne. Il ne faut toutefois pas ignorer la fragilité d'un tel contreargument. L'appellation-standard a également un caractère conventionnel; si $H(\tilde{n})$ est l'appellation d'une histoire H dont le noyau est \tilde{n} , rien ne nous empêche de continuer à analyser \tilde{n} , pour découvrir éventuellement sa structure complexe, for-

mée par, mettons, deux composants, \tilde{n}_1 et \tilde{n}_2 cas dans lequel nous devons admettre que H est l'histoire de \tilde{n}_1 et \tilde{n}_2 .

La suggestion qui se dégage de ce qui précède est que, en général, une histoire peut avoir plusieurs supports (tout comme l'action d'un drame peut contenir plusieurs traits, fortement ou faiblement interférents); mais une histoire malgré sa complexité a un caractère unitaire, et la pensée qui réfléchit sur sa propre construction complexe à l'égard de l'une ou l'autre des histoires assume la charge d'*abstraire* de la diversité historique une construction unitaire.

L'un des fondements de la réduction de la diversité à l'unité est de concevoir le noyau d'une histoire comme entité unitaire, bien que complexe. Le caractère unitaire du support d'une histoire résulte en tout cas de l'agrégation de plusieurs supports en une seule entité complexe. Il existe par exemple des histoires politiques et des histoires sociales dont les noyaux sont des entités historiques (relativement) homogènes, mais des histoires peuvent tout aussi bien exister qui soient à la fois politiques et sociales. Dans ce cas, l'entité-support que nous associons à une histoire a un caractère plus complexe et/ou plus hétérogène.

(2) Si une histoire sans noyau est inconcevable, cela ne signifie pas que la présentation satisfaisante d'une histoire offre une réponse *univoque* à la question: quel est le noyau de cette histoire? Par conséquent, l'appellation-standard d'une certaine histoire n'est pas déterminé de manière univoque¹⁴. Mais il s'ensuit également qu'il n'y a pas de nom prédéterminé pour une narration historique (tout comme il n'y a pas de titre à priori pour un roman). Dans le cas d'une appellation-standard, cette dernière doit satisfaire le critère de correction. L'histoire de \tilde{n} est une appellation correcte pour une histoire H à condition que \tilde{n} soit le noyau de H ¹⁵. Il existe donc une règle préalable pour créer l'appellation-standard d'une histoire H ; précisez son noyau \tilde{n} et intitulez-la «Histoire de \tilde{n} ».

(3) Le statut ontologique des entités historiques, ainsi que la nature de la connaissance qu'on en a, soulèvent de délicats problèmes philosophiques. Les noyaux des histoires sont des entités abstraites, auxquelles on accède à partir de différents niveaux d'abstraction par rapport à l'expérience immédiate. Conceptualiser ces expériences implique plus ou moins une activité *théorique*. Les entités-noyaux sont en effet découvertes au niveau de l'expérience quotidienne ou, alternativement, à l'un ou l'autre des niveaux de la pensée théorique. La compréhension théorique des noyaux des histoires a souvent comme point de départ la perception du caractère historique de certaines entités (ou catégories d'entités) données dans l'expérience quotidienne. (Tout le monde

sait ce qu'est un livre, ou ce que signifie le climat. Mais une histoire du livre ne devient possible que lorsque le livre est considéré comme le produit d'une histoire et lorsque les changements de perspective à son sujet, ainsi que les changements de ses fonctions, deviennent visibles. De même, une histoire du climat signifie une histoire des changements du climat, avec toutes les conséquences qui en ont dérivé.) Comprendre l'historicité d'objets et de phénomènes si aisément accessibles à l'expérience immédiate suppose une conceptualisation préalable; nous avons ici tant la prémisse que le résultat d'une historiographie spécialisée, de la «nouvelle histoire».

Les entités-soutiens des histoires constituent le fondement de la pluralité des histoires; l'intérêt pour l'historicité de ces entités est le point de départ pour l'exploration des histoires considérées. La capacité de saisir une historicité chargée de signification est elle-même un produit historique de date récente.

2.3.2. *Les ingrédients d'une histoire: l'horloge et la carte*

Toute histoire se déroule dans le temps, c'est une histoire des changements intervenus au cours du temps, l'entité historique étant justement une entité durable, soit qu'il s'agisse d'une structure, d'une institution, d'un ensemble d'actions, etc. C'est pour cela que *le temps* est un ingrédient *sine qua non* de toute histoire. L'existence d'une localisation spatio-temporelle — selon une «horloge» qui spécifie des dates, des intervalles temporels et d'après une «carte» sur laquelle sont indiqués des points, des zones, des régions — est *présumée* même si la localisation ne paraît pas effectivement dans l'ouvrage de l'historien. Pareillement, y sont présumés des rapports de consécution et autres rapports temporels entre *les faits* appartenant à une histoire donnée. Les rapports peuvent ne pas être spécifiés, demeurer inconnus, mais leur inexistence est exclue. De même, *le lien* est un attribut inaliénable de toute histoire. On ne peut concevoir une histoire qui ne se déroule pas quelque part et à un moment donné, dans des limites spatio-temporelles certaines. Toute histoire peut être considérée comme un spectacle, comme le déroulement d'un drame. L'unité de temps, de lieu et d'action n'est pas une condition nécessaire pour le drame, mais le temps, le lieu et l'action représentent, bien entendu, autant de conditions nécessaires.

Par conséquent, nous joindrons à toute histoire un intervalle temporel et un cadre spatial dans lesquelles elle se déroule; par définition, des histoires réelles qui n'aient lieu jamais ou nulle part ne peuvent exister.

Les manières d'introduire dans l'ouvrage de l'historien les déterminations spatio-temporelles peuvent être des plus variées mais il va de soi que *res gestae*, les faits mémorables, exigent une localisation spatio-temporelle¹⁶.

2.3.3. *Les ingrédients d'une histoire: les faits*

Partant du même argument exposé ci-dessus — l'impossibilité de concevoir une histoire quelconque qui ne contienne pas d'entités historiques, l'espace et le temps — on peut alléguer de même qu'une *histoire* dans laquelle «il ne se passe rien» est inconcevable. On peut évidemment concevoir des histoires «exigues», «abrégées», «statiques», mais pas une histoire sans rapport aux faits. On peut imaginer des histoires dans lesquelles rien de «nouveau» n'intervient, mais pas une histoire dans laquelle rien n'arrive (de la même manière dont nous pouvons imaginer un moment du jeu de roulette lorsque «rien ne va plus», mais pas un moment où «rien ne va jamais»).

Or ce qui a lieu est un fait (*cf.* ch. 1). Parmi tous les faits qui ont lieu dans une histoire, nous distinguons les faits proprement dits historiques — des ensembles de faits, des paquets d'événements.

Si à toute histoire *H* correspond une collection de faits *F*, il est évident qu'il n'y a pas de réciprocity: n'importe quelle collection de faits *F* ne détermine pas de manière univoque une histoire *H*. La condition nécessaire, mais non suffisante, pour qu'une collection *F* détermine une histoire *H* est que *F* soit ordonnée par rapport au temps. Une autre condition nécessaire est que les faits respectifs soient *pertinents* pour l'histoire *H* et, particulièrement, pour son noyau $\bar{n}(H)$.

La relation de pertinence ne peut être définie avec la même précision que les autres concepts, comme, par exemple, celui de l'ordre temporel.

Il convient toutefois de remarquer qu'un fait *f* ne figure dans une histoire *H* que s'il est pertinent, à un degré plus ou moins haut, sous un rapport ou l'autre, pour l'histoire *H*.

Les faits sont considérés comme le principal ingrédient des histoires: une histoire est avant tout un ensemble structuré de faits. Etablir, expliquer, interpréter et évaluer les faits constituent la tâche principale du chercheur.

2.3.4. *Autres ingrédients formels. Agents et patients historiques*

Les histoires contiennent également d'autres ingrédients formels. Parmi ceux-ci, les plus importants sont les agents historiques ou, dans un sens plus large, les agents et les patients historiques. Ainsi qu'on l'a vu, une histoire est composée de *faits*; parmi ceux-ci certains sont des *événements*, c'est-à-dire des faits qui surviennent et subsistent dans un temps et un espace réels (dans le cas contraire de l'absence d'événement, les histoires n'auraient ni «horloge» ni «carte», c'est-à-dire ni espace ni temps réels). En plus, parmi les événements qui constituent une histoire, la plupart sont des actions, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas dus au jeu aveugle des forces de la nature, mais à l'intervention des hommes. En ce sens, toute histoire est par excellence une histoire des

événements et des actions¹⁷. Mis à part les actions, nous devons aussi tenir compte des *passions*, d'événements qui se traduisent par des réactions, des attitudes et des états mentaux causés par l'irruption de certains événements. Les actions, tout autant que les passions, présupposent des *agents* et des *patients*: agents individuels et collectifs, personnalisés et non-personnalisés (Etats, armées, banques, etc.). Il convient de remarquer que la distinction entre les différents ingrédients formels d'une histoire ne coïncide pas avec les distinctions entre les catégories d'ordre sémantique. Nous avons proposé par exemple de faire la distinction entre *le noyau* et *les agents* d'une histoire, mais un agent historique peut être également le noyau d'une certaine histoire.

A part les éléments énumérés ci-dessus, on peut également tenir compte d'autres ingrédients formels, tels que *intentions* et *buts*, les ainsi nommés «*lois de l'histoire*» (dans l'hypothèse qu'elles existeraient!), etc. Leur existence semble problématique; les admettre suppose de toute façon un examen philosophique minutieux. Moins problématique nous semble être l'acceptation du fait que toute histoire a un noyau, une localisation spatio-temporelle, et qu'elle est constituée par un ensemble de faits, dont font partie des événements et des actions amorcés par des agents et des patients.

2.4. La structure formelle des histoires

2.4.1. Nous avons jusqu'à présent parlé des «ingrédients formels» de toute histoire. Ceux-ci ne nous donnent pas la formule structurale même des histoires, mais rien d'autre que de sommaires indications concernant ce qui pourrait constituer au sens propre leur «structure formelle». Lorsque l'on dit qu'une substance organique est obligatoirement composée de quelques éléments chimiques (carbone, oxygène, hydrogène et azote) cela ne signifie pas avoir spécifié la structure chimique précise du corps examiné; pareillement, la spécification des «ingrédients formels» des histoires ne signifie pas que la forme logique de ces dernières a été spécifiée.

Nous nous trouvons ainsi au début d'une recherche dont le modeste objectif serait de répondre à la question: que peut-il y avoir de commun entre des histoires si différentes les unes des autres? Le terme «histoire» n'est-il pas appliqué dans un sens purement homonymique à toute la multitude de fragments de la réalité vécue et créée par les hommes? Si par hasard, entre les différents exemplaires et catégories d'histoires il ne subsistait rien d'autre que de superficielles analogies, suggérées par les structures logico-linguistiques des *textes des historiens*, et non pas imposées par la *texture* de la réalité? La sommaire analyse logique que nous avons entreprise nous oblige à nous poser la question de savoir si non seulement les structures logico-linguistiques des

textes historiographiques sont visées par notre analyse, mais aussi les structures mêmes de la réalité historique.

Mais comment pouvons-nous parler de la *texture* des réalités qu'on appelle histoires sans les déduire en toute simplicité des structures *textuelles* des présentations d'histoires (et en premier lieu des structures narratives)? Et ceci, sans supposer par la suite que les structures de la pensée de l'historien, celles du texte et celles de la réalité historique correspondent entre elles de manière miraculeuse. Du point de vue du *réalisme* traditionnel une telle correspondance structurale ne constitue pas un accident miraculeux, mais exprime l'inhérente *adequatio intellectus et rei*, c'est-à-dire justement ce qui tient de l'essence de la connaissance humaine. Bien que personnellement nous adhérons à cette vision (naïvement réaliste), nous ne plaiderons pas ici pour l'une ou l'autre des solutions. Nous nous bornerons à affirmer que la structure des histoires, dont les éléments de base ont été sommairement décrits ci-dessus, sont des structures du réel, soit qu'il s'agisse d'un réel *repéré*, ou bien d'un réel *construit* par la connaissance historique. Il ne s'agit pas de nier que les histoires sont nécessairement des *constructions théoriques*; la divergence majeure d'opinions n'a trait qu'au statut gnoseologique des entités en cause, c'est-à-dire au rapport existant entre les constructions et les réalités.

2.4.2. Peut-on parler d'une forme logique des histoires?

S'il n'y avait pas de liaison entre les ingrédients formels d'une histoire, alors celle-ci ne serait qu'un conglomérat hétérogène d'éléments séparés de la totalité de la vie réelle. Il est cependant évident qu'on ne peut construire une histoire uniquement en dégageant une partie de la réalité, mais seulement en joignant, ne serait-ce que *in vitro*, des faits et des parties de la réalité dans une ordonnance adéquate à l'ordonnance même des choses. *La formule exacte* des relations entre éléments, parties et entiers est pourtant destinée à être non seulement d'une immense complexité, mais aussi différente sur certains points et, partant, originale pour chaque histoire.

2.4.3. Digression concernant la forme logique des faits

On peut facilement trouver deux propositions ayant *exactement la même forme* et — puisque les propositions expriment des faits — on peut dire la même chose concernant ces derniers, à savoir qu'ils ont la même forme que les propositions qui les expriment¹⁸. Mais, comme on l'a vu, les faits sont en général exprimés par des *textes*; la forme logique des faits sera alors mise en correspondance avec la structure logique des textes. Dans ce cas, nous pourrions parler de la forme du fait en nous rapportant à la forme du texte; il est toutefois à supposer que ce ne sont pas uniquement les unités proposition-

nelles composant le texte qui possèdent une forme logique, mais également le texte en son entier (irréductible à une simple conjonction de propositions).

Mais que dirons-nous, en revanche, de la *forme logique* des faits «non garantis par un texte»? Commençons par nous demander: est-ce que de tels faits existent? La réponse devrait sans doute être formulée dans le style de Gorgias: il n'existe pas de faits qui ne soient garantis par un texte; et s'ils existent, ils n'ont pas de forme logique; s'ils en avaient une nous ne pourrions pas en parler.

Si tout ce qui précède peut être dit à propos de *faits* on peut d'autant plus le dire quand il s'agit d'histoires qui sont des ensembles ordonnés de faits.

Les histoires, ainsi que les faits, sont «garanties» par des dénominations et des textes. L'emploi des dénominations consiste à réaliser ce que ces dernières rendent possible. Le nom d'une histoire *H* nous permet de *parler de H* — c'est en quoi consiste son emploi de base. Les textes *développent* des histoires; en nous exprimant de manière imprécise, mais suggestive, nous dirons: un texte qui «développe» une histoire *H* signifie *H* et nous permet de parler *en H* (à l'intérieur de *H*)¹⁹.

2.5. Histoires et faits historiques

2.5.1. Une comparaison d'ordre logique entre les deux concepts fondamentaux de l'ontologie de l'histoire — entre *le fait historique* et les histoires — est en état de mettre en relief des *analogies* et des similitudes essentielles. Il est évident qu'un *fait historique* est *historique* justement parce qu'il appartient à une histoire ou l'autre: si une histoire *H*, telle que *F* appartient à *F(H)* (ensemble des faits appartenant à *H*), n'existe pas, il s'ensuit que *F* n'est pas un fait historique. Le rapport entre faits et histoires nous apparaît en premier lieu comme un rapport entre l'élément et l'ensemble. (En nous exprimant d'une manière tout à fait imprécise, nous pourrions dire qu'entre un fait quelconque *F* et une histoire *H* la différence tient premièrement de «la dimension».) Mais si les différences entre les faits et les histoires ne peuvent être décrites avec précision, par contre les similitudes, les analogies, les congruences peuvent l'être clairement, sans hésitation. Nous avons en vue les suivantes caractéristiques logiques:

(a) Au même titre que le fait, une histoire est nécessairement ce qui admet l'un des attributs *logiques* exprimés par les syntagmes «avoir lieu», «ne pas avoir lieu». Les distinctions entre «le possible» et «le réel», entre «le contingent» et «le non-contingent» s'appliquent aussi bien au fait qu'à l'histoire. L'objet de la connaissance historique est principalement le fait historique réel, de même que l'histoire réelle, c'est-à-dire ce qui est (a été) *important* et a (a

eu) lieu (dans un moment /intervalle du passé); subsidiairement, la connaissance historique est aussi une connaissance du possible non-actualisé, une connaissance des faits et des histoires alternatifs.

(b) Ainsi qu'on l'a vu précédemment, non seulement les histoires, mais en général les faits eux-mêmes sont signifiés par des *textes* (ensemble ordonné de propositions, ensemble irréductible, en général, à une conjonction de propositions); donc signifiés par des constructions logico-linguistiques extrêmement complexes qui mettent en jeu une *logique du texte* irréductible à la logique usuelle.

(c) Ainsi que les philosophes l'ont abondamment argumenté, les faits sont complexes²⁰. Quant aux faits historiques, ceux-ci sont d'une complexité inextricable. Tout fait *historique* apparaît comme étant composé d'autres faits (lesquels sont, à leur tour, plus ou moins complexes). Cette complexité n'est percevable ni dans la dénomination du fait ni dans la proposition qui exprime le fait (au cas où en général il est possible d'exprimer les faits par des propositions). La complexité ne devient saisissable que par l'analyse logique — et à savoir: pas par l'analyse de la forme syntaxique des expressions mais par celle de ce qu'un fait *implique!*

A fortiori, les histoires sont constituées par des faits et d'autre véritables histoires. Une histoire se présente donc comme une branche d'arbre composée d'autres branches plus petites qui sont à leur tour divisées en rameaux.

(d) Une analyse sommaire semblait nous suggérer que les histoires sont des (*méga*)faits. Les grands ensembles de faits dont sont composées les histoires fusionnent en un mégafait global (ou, pour mieux dire, en un *mégaévènement*). Nous observerons par la suite que les faits historiques ont, à leur tour, une histoire. Un fait historique arbitraire a une histoire justement parce que, à l'analyse, on lui découvre une complexité sous-jacente: il est composé de *fascicules* et/ou de *séquences* de faits; il s'inscrit dans un intervalle ou dans (une ou plusieurs) régions spatio-temporelles; c'est dire qu'il a un commencement, un milieu, une fin, c'est un entier temporel; et il a des conséquences évaluées comme étant importantes. Enfin, en tant que fait connu, il peut être narré, expliqué, interprété et évalué, *tout comme une histoire*.

Nous insisterons sur cette dernière affirmation car elle semble suggérer que la distinction entre faits historiques et histoires *n'est que relative*; que *les faits historiques sont à proprement parler des histoires*; et que, par conséquent, les deux concepts sont en essence identiques du point de vue ontologique. Nous faisons remarquer que l'on peut *écrire des histoires entières* des faits historiques! Les faits historiques peuvent être (ou réclament

d'être) établis, reconstitués, narrés, expliqués, interprétés et évalués, tout comme ces ensembles de faits qu'on appelle histoires.

Étant relative, la distinction entre les faits historiques et les histoires n'est pas arbitraire. Ces deux concepts *ne se superposent* pas! Ainsi par exemple, l'analyse du fait historique ne coïncide pas avec celle des histoires. Les ressemblances ne doivent pas estomper les différences structurales. Nous avons analysé les histoires en termes d'«ingrédients formels»; mais une telle analyse ne peut s'appliquer lorsqu'il s'agit des faits qui constituent une histoire. Une histoire est toujours l'histoire «d'une chose» (l'histoire de «quelque chose»), et c'est pour cela que nous avons affirmé qu'une histoire présuppose un «noyau», tandis qu'un fait, étant déterminé, est «constitué par quelque chose», c'est toujours «le fait que...», mais ce n'est pas «le fait de quelque chose». Bref, lorsque nous parlons de faits nouveaux nous ne présupposons pas des «noyaux» ou des «supports».

Les faits historiques, nous l'avons dit, ont des histoires. Soit un fait *F*. Nous nous demandons: comment l'histoire de *F* peut-elle être caractérisée? La réponse est évidente. Nous avons dit que toute histoire a un noyau et nous avons signalé l'évidence du fait que les noyaux de certaines histoires peuvent être des faits historiques. Tout fait historique a donc une histoire; ou bien l'on peut dire qu'à tout fait de cette espèce *s'associe* une histoire.

Partant de cette analyse, la mission de l'historiographe est celle de *développer* le fait en histoires, et également d'*envelopper* les histoires en faits qu'il mentionne.

Notes

1. Par exemple, considérer les histoires comme des entités réelles suppose l'idée de la pluralité des histoires, idée cruciale dans la vision de l'école des «Annales».

2. Cependant nous admettons tacitement que nous ne pouvons rien dire au sujet d'une supposée structure logique du réel, en dehors des structures syntaxiques du langage. Ce point de vue a été souvent soutenu. Nous emparant d'une formulation récente de Donald Davidson, nous adhérons à l'idée que «l'étude de la sémantique des langues naturelles peut nous dire, tout d'abord, comment nous nous représentons le monde».

3. Dans certaines situations, la question est posée dans des buts purement rhétoriques, car elle représente en fait un moyen d'exprimer la conviction, plus générale, qu'habituellement «l'histoire» et «la logique» ne font pas une heureuse rencontre, car l'histoire réelle «manque de logique». On accepte donc l'idée que l'histoire serait irrationnelle, absurde, et de la sorte manquerait de logique, pour arriver à convenir de l'inutilité de la recherche logique dans l'étude de l'histoire. Un tel argument est sophistiqué d'un bout à l'autre. Abstraction faite de l'assertion discutable selon laquelle l'action historique serait totalement irrationnelle, on peut facilement observer qu'un fait historique peut avoir une structure logique quelle que soit l'aspect logique de l'action qui l'a engendré; de même une action qui est irrationnelle — par la contradiction existant entre les

buts, les moyens et les opinions de l'agent — peut avoir sa propre forme logique. On rencontre souvent de telles déviations de sens.

4. «Tout ce qui a lieu, qui est un fait...» (Wittgenstein, *Tractatus*, aphorisme 2).

5. «Nous construisons pour nous-mêmes des images des faits», écrit Wittgenstein (*Tractatus*, 2.1); «L'image est un modèle de la réalité» (2.12); «La proposition est une image de la réalité, car je connais l'état des choses qu'elle présente si je comprends cette proposition» (4.021). «La proposition construit le monde à l'aide des matériaux de construction logique...» (aphorisme 4.023).

6. Ou bien, plus généralement, comme un ensemble composé de genres naturels.

7. J'ai dit «tout d'abord» parce que, en dehors des faits «internes» à un domaine donné, faits qui mettent en jeu exclusivement les entités de ce domaine, surviennent, «ont lieu», aussi des faits «externes» concernant les relations et les interactions entre les domaines.

8. Ces distinctions ont été clarifiées dans la philosophie analytique des normes, par exemple dans le livre de G.H. von Wright *Norm and Action*.

9. Ainsi que l'a démontré Frege. Voir par exemple son article *Der Gedanke*.

10. Une proposition linguistique, ainsi qu'on le sait très bien en logique, peut exprimer plusieurs faits, en fonction du contexte, de la situation, de l'utilisation et de l'interprétation. Par exemple, l'expression «Je suis assis» peut signifier que *a* est assis, lorsqu'elle est affirmée par *a*, et aussi que *b* est assis, lorsque la proposition est affirmée par *b*, etc.

11. Dans la sémantique de Frege, les propositions indiquent toutefois quelque chose, à savoir: les valeurs de vérité. Mais les valeurs de vérité n'appartiennent pas à la catégorie sémantique des faits!

12. Roland Barthes, «Le discours de l'histoire» (*Essais critiques IV — Le bruissement de la langue*, Seuil 1984, p.)

13. On est frappé par le synchronisme de ce motif de l'épistémologie de l'histoire avec le motif de «la mort de la narration classique», mort sous-entendue par l'esthétique du «nouveau roman» dans lequel la trame épique est réduite jusqu'à l'insignifiance, en faveur des opérations faites sur les structures purement narratives. «Le nouveau roman»: le syntagme semble annoncer, tout comme «la nouvelle histoire» que la narration traditionnelle est périmée. Une fois quitté par le souffle épique, la narration deviendrait de la sorte un corps inanimé.

14. Il va de soi que ceci ne signifie pas que le nom d'une histoire serait absolument arbitraire, ou que des critères d'adéquation du nom d'une histoire à son contenu n'existeraient pas. Le nom-standard d'une histoire une fois donné, la correction de ce nom peut être évaluée et justifiée. *Orthoteta ton onomaton*, la correction des dénominations, problème discuté par les sophistes et Platon, présuppose que celles-ci ne sont pas conventionnelles, pouvant être jugées d'après leur adéquation à l'objet désigné. Le nom-standard d'une histoire *H* a le caractère d'une description.

15. Il est intéressant d'observer que le nom d'une histoire est utilisé de manière homonymique pour dénommer la narration qui y est rapportée.

16. Une histoire des idées ne fait, elle non plus, exception à la règle, vu qu'elle a également un caractère abstrait-narratif. Pourrait-on concevoir par exemple une histoire de la logique dans laquelle on ferait abstraction des rapports de concomitance et de succession entre les propositions avancées par les logiciens, de la propagation des idées, de leurs producteurs et des circonstances dans lesquelles se produisent les doctrines? Une présentation qui ferait radicalement abstraction de la production, de la consommation, du commentaire et de la critique des idées, pourrait fort bien être conçue — pensons par exemple à la reconstruction rationnelle des doctrines logiques du passé — mais une telle présentation ne signifierait pas une histoire réelle. De même une histoire du nombre π consisterait en faits présentés dans un ordre temporel et ayant lieu dans un temps réel. À la vérité, le nombre π n'a pas d'histoire; l'histoire est créé par les rapports existant entre π et la pensée des mathématiciens de la planète.

Un autre exemple: la courbe de l'évolution des prix du blé — thème d'indéniable importance pour l'histoire économique — ne représente une histoire (ou — ce qui est la même chose — un fait historique) que si elle est placée dans un système de coordonnées spatio-temporelles, quel que soit le nombre d'autres commentaires épurés des déterminations spatio-temporelles qui accompagneraient notre courbe.

17. Ce que l'on appelle «histoire non-événementielle» présuppose, tout autant que l'histoire traditionnelle, l'existence des événements historiques. La différence ne consiste que dans le fait que l'étude des structures et celle des processus de longue durée sont substituées à la reconstitution des *rerum gestarum*.

18. «La neige est blanche» et «La feuille est verte» sont deux propositions ayant la même forme logique; le fait que (respectivement la pensée que) la feuille est verte à la même structure que le fait que (la pensée que) la neige est blanche. Ce sont des faits d'appartenance d'une certaine propriété aux objets d'une catégorie donnée. Cette affirmation est, bien entendu, une idéalisation de la situation réelle. L'on fait abstraction des accidents de la forme linguistique et l'on présume que non seulement dans leur forme mais aussi dans leur ordonnance profonde, les propositions ont la même structure, ce qui n'est pas toujours le cas. (Par exemple, ce n'est qu'apparemment que les propositions (i) «Socrate est blanc» et (ii) «La neige est blanche» ont la même forme logique. Tandis que (i) est une proposition particulière, (ii) est une proposition universelle.)

19. On peut dire la même chose quant à la désignation, respectivement à la signification des faits: la dénomination du fait *F* nous permet de parler de *F*, et la proposition (ou le texte) est en mesure de signifier *F* et de le «développer». Une proposition concernant des faits peut contenir des dénominations d'autres faits, de même que la dénomination d'un fait peut contenir des propositions (voir aussi chap. 1, section 1.2.4).

20. Le problème de l'existence des faits atomaires a été posé dans toute son acuité dans *Tractatus logico-philosophicus*. Wittgenstein a suggéré que des faits atomaires doivent exister, ainsi que doivent exister des propositions atomaires du langage idéal. Le problème n'a pas à nous préoccuper ici. Une seule hypothèse nous semble plausible: il n'existe pas de faits historiques atomaires.

Complaints of a Reader, Freezing for the First Time in the West

It's not a pleasure for me to write this article. As far as I can recall it is the first paper I have written in an overcoat. The city of Berlin is changing our heating system this morning — we are close to the Ides of March — and we all must freeze until the natural gas will arrive around 1 p.m. Now it's only 9.40 a.m. and I have put on my warmest overcoat and with clammy fingers I am trying to sort out the notes I made after having read the articles of the New Europe College Fellows published in this brochure.

The natural gas will come from Russia. Twenty or even ten years ago, this would have been inconceivable. West Berlin's business with Russia and the other Communist countries was negligible and strictly limited for political reasons. Therefore, we were heated by the West. We never froze — at least not in our offices. And never did I write an article in an overcoat. Now I *am* freezing. Will people in the East ever realize the enormous sacrifices we in the West have to make after the fall of the Berlin wall?

I wouldn't mind if the papers I just read would have given me some warmth and pleasure. But they didn't. They have left me puzzled and embarrassed instead. Mentally, I am shivering now as well. I shall try to explain why — until the natural gas arrives.

I was in a similar mood after I had visited Rumania, i.e. Bucharest, for the first time. I had expected nothing but misery and I was prepared to deplore a city that the imperial madness of a dictator must have destroyed once and for all. I found misery alright, but I also found pride and promises (and if I am not adding sense and sensibility it's only because I surmise that some Rumanians might even have read Jane Austen and know that these beautiful alliterations are not mine.) I had found a city that was not beautiful — but Berlin isn't beautiful either and we certainly don't have as many areas as Bucharest that look like Neuilly-sur-Seine around 1900. All my prejudices had been shaken — and who is grateful for that?

The same has now happened to me after having read the articles in this brochure. First of all, I want to complain about their diversity. I think it is just not fair. After decades of dictatorship it should have been possible to develop a more unified mental outlook in a country like Rumania. The word 'totalitarianism' must lose all its connotations if it is possible, under a totalitarian regime, to preserve such a variety of voices and such a difference of perspectives. Rumanian intellectuals must have given up all national pride if they are courageous enough to present intellectual positions in public that are so diverse that their 'politique de l'esprit', to use Paul Valéry's expression, loses all national flavour. Being myself a Western intellectual who, like hundreds of his colleagues, is proud of his uniqueness and individuality, I deplore the obvious lack of a collective spirit among Rumanian intellectuals.

On the one hand, there are articles — I will not discuss the articles individually and will therefore use the plural even when referring to a single paper — that could have been written in the 'West' *tout court*. The tone, if not the jargon of these papers, is familiar; a personal computer must have been used to write them. These are nothing but contributions to international scholarship and they could have been written in Edinburgh or Bordeaux or Los Angeles as well. So what?

On the other hand, there are articles in which the authors obviously couldn't care less about their readers in the West. They must have been written with the help of an instrument that was once called, if I am not mistaken, a typewriter and the authors have even been bold enough to insert some corrections from hand. It is too bad that the preposterous appearance of such a manuscript could not be preserved in this brochure. But the worst is still to come: there is no clear correlation between technology and scholarly temperament here. This means that the Western reader cannot trust his eyes: some really old-fashioned ideas have been written with the help of all the gadgets Bill Gates can offer whereas some modern thought is hidden in barely readable handwriting. At least this deplorable lack of correlation between material and mentality should be expunged in the next issue of this brochure.

There is the familiar — and there is the unfamiliar as well in these articles. There is modernity of tone and argument and vocabulary — and there is an old-fashioned scholarship and an unabashed love of classical learning. There is the awkward presence of the non-communist world and there is, almost as a matter of fact, the contemporaneity of Rome and Athens and Byzantium. What puzzles me most about all this is that the unfamiliar in these papers has a certain disturbing quality. It is as if the tribe of Rumanian intellectuals had been able to escape ethnological scrutiny. What I mean is the following: ethnology

is a discipline that turns the unfamiliar into a matter of no consequence. How else would the Western Empires have been able to survive? They were, after all, confronted, on a large scale, with an unheard-of otherness. Ethnology was the discipline that taught the West how to see without looking and how to hear without listening — for quite some time.

The authors in this volume, even those who don't write in the voice of 'normal' international scholarship, refuse to be read as 'natives'. They present unfamiliar rooms to us — but these are 'rooms with a view' for us as well. The papers I have just read don't give us the benefit of inconsequence.

There is much irony in these papers and they are not free, here and there, of a certain *souçon* towards institutions and ideas we habitually regard as sacrosanct. Some of these papers try to teach and others are examples of the fine aphorism that there are things that cannot be taught but that can only be learned. We are confronted with unfamiliar paintings and all of a sudden we realize that the most unfamiliar ones are nothing but mirrors. For someone who is used to reading and to writing in a warm room, these papers don't offer much intellectual comfort. They are a challenge for a freezing reader. I wonder if the natural gas will arrive at all.

Berlin, March 12, 1996

WOLF LEPENIES

WOLF LEPENIES (b. 1941) is Professor of Sociology at the University of Berlin, Rector of the Wissenschaftskolleg zu Berlin and Chairman of the College Budapest Board of Trustees. He is also member of several Academies in Europe and the United States. His major works: *Melancholie und Gesellschaft* (Melancholy and Society) — 1969; *Das Ende der Naturgeschichte* (The End of the History of Nature) — 1976; *Die drei Kulturen* (The Three Cultures) — 1985; *Gefährliche Wahlverwandtschaften* (Dangerous Elective Affinities) — 1989; *Folgen einer unerhörten Begebenheit* (To Follow an Unprecedented Adventure) — 1992.